

« avec sa grâce spirituelle M. Benjamin de Constant, ce ne sont pas choses à comparer. Ici il n'y a qu'un sentiment, et nous ne pouvons pro- mettre au roi d'être demain tous d'accord. »

Mais jamais on n'avait vu, au Palais-Royal même, aussi nombreux que cette fois, les représentants de l'opposition, ceux du commerce, ceux de l'industrie, ceux des arts. Il semblait que ce fût une prise de possession. Tout le monde en était frappé. M. le duc d'Orléans avait tenu pour présenté, en dehors de la foule des fonctionnaires de toutes les hiérarchies, tout ce qui s'était fait un nom, à l'égal de tout ce qui avait reçu un nom de ses pères. Le prince avait même compris l'école polytechnique dans ses invitations. Il ne manquait que deux corps populaires, la garde nationale et la chambre des députés. La chambre était dissoute. Il y avait long-temps que la garde nationale de Paris n'existait plus; le roi devait se sentir plus roi que jamais. La monarchie n'avait plus ses barrières..... elle n'avait plus ses supports. L'ancre qui attache le navire au rivage et l'empêche de s'élaner sur les flots, l'empêche en même temps de périr.

Parvenu à la terrasse, le roi y conduisit la reine de Naples; tout le monde suivit. La nuit était superbe. La lune décorait la vaste scène de sa blanche lumière. Alors que tant de princes, un

roi puissant à leur tête, défilaient devant le peuple qui jouissait de ce spectacle et faisait spectacle lui-même, quelqu'un pensait-il qu'au-dessous du balcon fût l'arbitre véritable des destinées publiques, le maître qui brise et donne les empires? L'entrevue de ces deux souverains eut lieu en bons termes. Ils s'étaient rarement vus face à face de plus près. On entendait distinctement les questions que s'adressait la foule sur l'habit rouge du prince de Salerne. Le roi envoya des saluts répétés. Des cris de Vive le roi! lui répondirent. Charles X entendait ce doux murmure pour la dernière fois.

Un moment après, le monarque passait devant moi. Montrant le ciel de la main avec une vive expression de joie : « Il fait beau temps, dit-il, pour ma flotte d'Alger. » Malheureux prince, votre flotte d'Alger va déposer M. de Bourmont, puisque vous l'avez voulu, au pied de l'Atlas, et elle en rapportera l'étendard tricolore!

Certes, si des pensées françaises n'ont pas seules présidé à cette expédition brillante, si c'était à mauvais dessein qu'on voulait de la gloire, si on espérait que cette gloire tournerait au détriment de nos libertés, la Providence a de terribles justices! Le drapeau blanc ne vole vers la plage où mourut saint Louis, que pour mourir comme le grand roi. Félicitons-nous que

ce drapeau qui fut celui de nos pères, qui a été le nôtre quinze ans, ait eu un tel tombeau! Déposé par la France, il ombrageait encore les champs de la Grèce délivrée et ceux de l'Afrique conquise. La liberté le répudia; mais la gloire n'avait pas à se plaindre de lui. Elle lui resta fidèle jusqu'au bout.

Étrange siècle que le nôtre! Au moment où j'écris, le pirate que Charles X décréta de punir, se promène au milieu de nous, hante nos spectacles, dîne chez nos ministres, assiste à nos débats, attire partout le peuple sur son passage, paraît dans ce même Palais-Royal d'où Charles X suivait son foudre vengeur lancé sur l'aile des vents; le dey d'Alger enfin peut vivre dans nos murs. Charles X ne pourrait pas y mourir.

Après avoir passé en quelque sorte cette dernière revue de la France obéissante, tranquille, fortunée, Charles X et la cour rentrèrent dans les appartements. Les deux rois, la reine de Naples, les princesses, les princes, prirent place au fond du vaste salon que tapissent les batailles de Jemmapes et de Montmirail. Le drapeau tricolore et Charles X se rencontraient déjà dans la même enceinte.

Les danses commencèrent. Madame et M. le duc de Chartres, M. le duc de Nemours, les jeunes princesses d'Orléans, si élégantes, si belles,

si royales, donnèrent le signal. Tout s'ébranla, et le bruit des orchestres, des fanfares, des danses, ajouta son ivresse à la magie de tant de magnificences et de tant de grandeurs réunies. Tous les noms illustres de la France étaient là rassemblés. Tous les partis comptaient là leurs chefs. Tous les talents étaient là pressés, quel que fût leur drapeau. Toutes les illustrations de la patrie, quelle que fût leur date, brillaient là de leur pur éclat; c'était enfin la patrie même avec tout ce qui l'honore; l'ancienne France s'y montrait tout entière, mêlée à l'élite de la France nouvelle, et heureuse en même temps que fière de se serrer autour de ces trois branches d'un arbre qui a ses racines dans les commencements de notre histoire. Les descendants de toutes les races qui ont éclairé de leur gloire le cours des siècles, se montraient confondus avec les chefs de ces races récentes, héritières de tous les souvenirs de nos quarante ans de victoires guerrières et civiles. Il était doux de voir la grande famille française prendre part ainsi aux mêmes fêtes, accepter les mêmes lois, marcher vers le même avenir. Le même avenir, non pas! De sombres pressentiments préoccupaient bien des esprits. Les grands seigneurs placés le plus près du trône n'étaient pas ceux qui disaient le moins haut que le trône penchait sur un abîme. Plus d'un ministre étran-

ger confessait à ses amis les vives inquiétudes de l'Europe, et parlait des efforts tentés par la sagesse des couronnes pour détourner de nous

Cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

C'est dans ces termes mêmes que l'un d'eux m'exprimait ses alarmes.

Je venais de m'entretenir avec un des membres du cabinet des dangers de la lutte engagée par l'autorité royale. « Nous ne reculerons pas d'une semelle, » m'avait-il dit; grave parole que peu après j'ai entendu prononcer plus haut. « Eh bien! lui répondis-je, le roi et vous reculerez d'une frontière. » Ce ministre, qui du reste ne voyait pas la situation des affaires sans alarmes, est aujourd'hui en Angleterre condamné à la mort civile, et retiré près de son roi proscrit.

Ce fut peu après que, passant près de M^{gr} le duc d'Orléans, qui recevait de nombreux compliments sur les magnificences de cette fête, je lui adressai ce mot que les feuilles répétèrent le lendemain. — « C'est une fête toute napolitaine, monseigneur; nous dansons sur un volcan. »

Le prince, debout derrière la rangée des fauteuils des princesses et des rois, me saisit le bras vivement, et me faisant l'honneur de m'attirer

près de lui, ouvrit une conversation que je ne craindrai pas de transcrire, en prévenant vos lecteurs, monsieur, que je retranche le plus possible de mes paroles; elles ne sauraient avoir d'intérêt qu'autant qu'elles expliquent et motivent celles de mon auguste interlocuteur. Celles-ci appartiennent à l'histoire. C'est sans indiscretion comme sans réserve que je les lui restitue :

« Qu'il y ait volcan, me dit S. A. R., je le crois comme vous, et au moins la faute n'en est pas à moi; je n'aurai pas à me reprocher de n'avoir pas essayé d'ouvrir les yeux au roi. Mais que voulez-vous? rien n'est écouté, et Dieu sait où tout ceci mènera!

« — Fort loin, Monseigneur, dans ma conviction. Aussi j'éprouve au milieu de toute cette fête si animée et si belle, un sentiment profond de tristesse. Je me demande où sera, dans six mois, cette société si brillante, où seront ces princes si heureux, cette princesse qui s'enivre de danse (en montrant Madame qui *galopait* devant nous avec le comte Rodolphe d'Appony). Que sera devenue enfin toute notre patrie? Probablement, avant six mois, nous serons partagés en proscripteurs et en proscrits.

— « Certes, répondit S. A. R., je ne sais pas ce qui arrivera; je ne sais pas où ils seront dans six mois; mais je sais bien où je serai : dans tous

les cas, ma famille et moi nous resterons dans ce palais. C'est assez d'avoir été jeté deux fois en exil par les fautes d'autrui; je ne m'y laisserai pas reprendre. Quelque danger qu'il pût y avoir, je ne bougerai pas d'ici; je ne séparerai pas mon sort et le sort de mes enfants de celui de mon pays: c'est mon invariable résolution. Je ne laisse pas ignorer mes sentiments. Dernièrement encore, à Rosny, j'ai beaucoup dit ce que je pense de tout ceci; et, tenez, le roi de Naples qui y était avec nous a très-bien jugé de notre position; ce prince, qui est si cassé, et qui pourtant a quatre ans de moins que moi, est un homme de beaucoup de sens. Les circonstances extérieures l'obligent à être roi absolu; mais ses inclinations ne sont point là, et il a fait des observations fort sages. Il a été question à Rosny d'une conversation que vous avez eue.

— « Monseigneur, j'ai dit qu'on perdait la monarchie; et je suis non moins convaincu que la chute du trône compromettra, pour cent ans peut-être, toutes les prospérités de la France et toutes ses libertés.

— « En m'affligeant autant que vous de la route où le roi s'engage, continua le prince, je ne m'effraie pas autant que vous des résultats. Il y a en France un grand amour de l'ordre. Cette France, qu'on ne veut pas comprendre, est

excellente; elle est admirable. Voyez comme les lois sont respectées au milieu de tant de provocations: c'est que l'expérience de la révolution est présente à tous les esprits; on en veut les conquêtes, on en déteste les égarements. Je suis bien convaincu qu'une révolution nouvelle ne ressemblerait à rien de ce que nous avons vu.

— « Monseigneur, c'est croire à une révolution de 1688. Mais, quand l'Angleterre se plaça en dehors de la légitimité, l'aristocratie lui resta comme élément d'ordre; et celui-là a une telle puissance, qu'il supplée à tout autre. Parmi nous, rien de semblable. Le peu que nous ayons d'aristocratie périra avec les Bourbons; on fera une seconde fois table rase, et je ne crois pas la démocratie-pure habile à rien fonder.

— « Monsieur de Salvandy, vous ne vous rendez pas assez compte des effets de la diffusion des lumières, suite du partage des fortunes. Le monde est changé de face depuis quarante ans. Les classes moyennes ne sont pas toute la société, mais elles en sont la force. Elles ont un intérêt constant à l'ordre, et elles joignent aux lumières, qui font juger des besoins d'un grand empire, toute la puissance nécessaire pour combattre les mauvaises passions et les réprimer. Le jacobinisme n'est plus possible quand le grand nombre possède.

— « J'ai toujours pensé, Monseigneur, et j'ose persister dans cette opinion, que c'est une erreur dangereuse de comprendre parmi les garanties d'ordre la propriété tout entière. La propriété est si divisée parmi nous, qu'elle a sa multitude, qui est profondément envieuse de toutes les supériorités et ennemie de tous les pouvoirs. Je craindrais qu'ayant le nombre pour elle, et tendant toujours à satisfaire, par des tentatives de nivellement, sa haine des classes élevées, elle ne nous ramenât très - promptement à l'anarchie, si l'on ne commençait point par là.

— « Monsieur de Salvandy, songez donc que tout ce que veut le pays, c'est l'établissement sincère du régime constitutionnel; on ne demande pas autre chose. Tout le mal est venu de l'impossibilité d'accepter complètement, une bonne fois, tous les résultats de la révolution, et la Charte en particulier. Ce qui a fait les égarements de la révolution, c'est, avec la mauvaise répartition des fortunes et des rangs, la mauvaise éducation de l'ancien régime; nous n'en sommes plus là. Ma religion politique, c'est qu'avec des sentiments constitutionnels on mènerait tout à bien. Ces principes, je les ai toujours eus. Quand je trouvai asile à la cour de Sicile, on voulait, pour me donner ma femme, m'amener à

des concessions : je déclarai que mon opinion était invariable; que j'y élèverais mes enfants; que je le ferais dans leur intérêt autant que par amour de la vérité. Ce qui fait le malheur des princes et toutes les difficultés de la politique, c'est que les princes ne connaissent pas les peuples, et nourrissent d'autres idées, d'autres opinions qu'eux; tel est le motif pour lequel j'ai donné l'éducation publique à mes fils, et elle m'a bien réussi sous tous les rapports. J'ai voulu qu'ils pussent être à la fois princes et citoyens; qu'ils ne se crussent pas d'une nature particulière, qu'ils n'eussent point devant les yeux ce voile que donnent l'éducation et la vie des cours; qu'ils ne prissent point l'habitude d'un entourage corrompé; qu'ils ne fussent pas liés, par goût d'enfance, à un monde faisant bande à part, intéressé à les tromper, et d'ailleurs se trompant presque toujours lui-même. Voilà quel a été mon but, et je suis bien certain de n'avoir qu'à m'applaudir du parti que j'ai pris, dans tous les temps et dans toutes les situations. »

Je m'arrête : l'entretien fut long; je n'ose pas, dans un cadre tel que celui-ci, transcrire davantage. Il fut question, par exemple, avec détail, des lois départementale et communale. Le prince appuyait ses opinions de comparaisons prises de

l'Angleterre, de la Suisse et des États-Unis. S. A. R. était beaucoup plus libérale que moi.

Monseigneur le duc d'Orléans était debout d'abord; ensuite il m'avait fait asseoir à son côté. C'était exactement derrière le roi. Si le roi eût prêté l'oreille, il aurait pu tout entendre. Quelle page d'histoire! Ces deux princes qui semblaient si près l'un de l'autre, étaient déjà séparés par des abîmes, au-dessus desquels pendait une couronne.

Le bruit s'était répandu qu'un tumulte grave avait éclaté dans le jardin, que le peuple menaçait le palais d'incendie; que déjà les chaises étaient mises en pièces, brûlées, jetées par la foule à la foule. Les chaises du Palais-Royal sont historiques: elles avaient, en 1789, servi de tribunes aux orateurs en plein vent, et bientôt elles devaient en servir encore. Dans le bal l'alarme fut vive d'abord. Elle fut courte: on sut que ce n'était qu'une gaîté de peuple, mais une gaîté qui semblait dire ce que pouvaient être ses collègues.

Les deux rois se levèrent à une heure du matin pour se retirer. Charles X fendit lentement les flots de cette élégante et noble élite de son peuple qui l'entourait pour la dernière fois. Il ne devait plus voir la France que dans le camp fidèle

et morne de Saint-Cloud, dans la marche populaire de Rambouillet, dans cette haie silencieuse des cités s'ouvrant devant sa retraite comme les flots de la mer Rouge, et refermant sur ses pas l'éternelle barrière! Les danses ne furent interrompues qu'un moment par son départ. Cette éclipse de la royauté ne changea rien au cours de la soirée qui se prolongea à travers les enchantements du bal et un souper des Mille et une Nuits, jusque long-temps après le soleil levé. Charles X semblait avoir apporté en personne, au Palais-Royal, le sceptre et l'épée.

La France de l'opposition, la France des lettres, la France des arts disparurent peu à peu. Le matin il ne restait plus que le faubourg Saint-Germain, la cour, les femmes, une jeunesse brillante, la France enfin des souvenirs et des illusions; France élégante et fière, où éclatent tous les dons de l'esprit et de la grâce; où la noblesse du cœur ravive presque toujours celle du sang; où la richesse se marie si souvent à un pieux amour de l'humanité; où le goût des arts, la culture des lettres, les charmes d'une instruction variée conservent les trésors de la conversation d'autrefois, en donnant cours à toutes les idées d'aujourd'hui; où les hommes sont gens que nous avons rencontrés sur tous les champs de bataille de l'empire, et où les femmes brillent

dotées de cette haute éducation qui a formé les Sévigné, les Lafayette, les Stael, les Duras ; où enfin l'attachement aux institutions de la patrie avait fait de bien plus rapides progrès qu'on ne suppose ! La perspective d'un coup d'état frappait d'un égal effroi le grand monde tout entier ; et c'est là ce qui fait que la monarchie est tombée sans défense. Voulant s'étourdir, voulant se tromper encore, on espérait de sages résolutions, et parce qu'on les appelait de mille vœux, on se donnait mille raisons d'y croire. Mais l'arrêt du sort était prononcé ; chaque tour du cadran nous poussait rapidement vers l'heure où les dix siècles de la monarchie s'abîmeraient à la fois. L'ancienne France devait à M^{gr} le duc d'Orléans le dernier des beaux jours que la restauration lui eût comptés.

J'avais été retenu par une nouvelle conversation de Son Altesse Royale. Il arriva qu'un *cotillon* éternel, dansé par Madame avec M^{gr} le duc de Chartres, dans une galerie voisine, attira tout ce qui restait d'assistants ; et madame la duchesse d'Orléans fatiguée, madame Adélaïde, les jeunes princesses, M. le prince de Salerne qui, seul des illustres hôtes, avait attendu jusqu'alors, demeurèrent, avec M. le duc d'Orléans, pendant près de trois quarts d'heure, dans une complète solitude. On n'accusera pas les courtisans de prescience.

Dans cet intervalle, M. le prince de Salerne avait pris part à la conversation. Il demanda pourquoi figuraient là les batailles impériales de Montmirail et de Champaubert. « C'est, dis-je, « pour pallier Jemmapes et Valmy. » — « Non, « reprit Monseigneur le duc d'Orléans ; c'est tout « simplement que j'aime tout ce qui est fran- « çais. »

En ce moment Madame reparut au bras de M. le duc de Chartres, serra la main de sa royale tante, et partit. Les danses avaient cessé. Cette dernière parole de Monseigneur le duc d'Orléans termina la soirée. Elle fut la conclusion de la fête : elle était le programme d'une monarchie.

N. A. DE SALVANDY.

Au château de Graveron, le 1^{er} octobre 1831.

